Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

38 | 2005

En Louisiane : Ces Français qui ont « fait » l'Amérique

L'émigration polytechnicienne en 1815

Christian Marbach

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/499>

DOI : 10.4000/sabix.499

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2005

Pagination : 33 - 39

ISBN : ISSN N° 2114-2130

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Christian Marbach, « L'émigration polytechnicienne en 1815 », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 38 | 2005, mis en ligne le 20 novembre 2010, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/499> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.499>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© SABIX

L'émigration polytechnicienne en 1815

Christian Marbach

- 1 *Où l'on présente les difficultés rencontrées par certains officiers bonapartistes en 1815, obligés de se chercher une autre patrie. Pour les uns, ce sera vers l'Orient : ainsi, Charles Nicolas Fabvier, encore célébré aujourd'hui en Grèce. Pour d'autres, l'Amérique du Sud : ainsi, Narcisse Parchappe. Peut-on inscrire ces mouvements dans une analyse générale des voyageurs polytechniciens ?*
- 2 La période de la première Restauration, et encore plus le début de la seconde, succédant aux Cent Jours, ne furent pas des plus calmes, pour une France pourtant habituée depuis vingt cinq ans à tous les soubresauts. Pour de nombreux soldats ou fonctionnaires, et donc pour beaucoup de polytechniciens, c'est l'heure des fidélités successives ou des reniements obligés, on peut employer les deux expressions, c'est l'époque des porte-à-faux, on louvoie ou on trébuche, c'est l'époque où l'on plaide par dialectique la fidélité au pays plus qu'à la personne de l'Empereur ou du Roi. Pour les plus exaltés, ou les plus courageux, ce sera donc l'époque des refus, soit en phase Un, soit en phase Deux, soit en phase Trois. Des refus plus ou moins proclamés par des personnages plus ou moins emblématiques et donc exposés. D'où, nous le savons, toute la gamme des condamnations et des épurations. Il y aura des exécutions qui marqueront : Crozet dira combien il a été choqué par la mort de Ney dont il avait côtoyé la téméraire personnalité. Il y aura des condamnations à mort discrètement ou tacitement transformées en exils. Il y aura des expulsions ou des fuites spontanées ou manipulées. Il y aura des persécutions, et beaucoup de polytechniciens seront attristés ou révoltés par la hargne avec laquelle le pouvoir ou ses zéloteurs pourchasseront et dégraderont le vieux Monge, déjà bien malade et affaibli. Et cela aussi, Crozet en parle avec dégoût. Il y aura par contingents entiers, des « licenciements collectifs » pour raisons politiques ou simplement économiques, l'Etat n'ayant ni les moyens financiers ni l'envie de conserver une armée si nombreuse, et d'ailleurs les troupes d'occupation avaient exigé de telles diminutions d'effectifs : j'ai trouvé dans un vieil ouvrage, « un héros de la Grande Guerre, Jean-Gaspard Hulot de Collard », qui relate la vie de cet

officier d'artillerie de la promotion 1796, des épisodes éclairants sur ce qui était alors demandé aux officiers : d'abord licencier leurs régiments, puis apprendre qu'ils l'étaient eux-mêmes, ou qu'on les poussait à la démission en les payant « à demi-solde » et en leur infligeant de multiples blessures de « harcèlement moral ». Hulot, pour sa part, « résista », attendit, refit un semblant de carrière qui, sans lui redonner les émotions de la guerre d'Espagne, le conduisit aux Antilles : le livre qui raconte sa belle vie de militaire est désormais consultable à la bibliothèque de l'Ecole.

- 3 On trouve également, dans cette bibliothèque, des biographies du grand Dufour, une figure qui figure à mon Panthéon personnel depuis que j'ai fait sa connaissance. L'examen de son « cas de conscience », en 1814 et 1815, fournit un autre exemple de l'impasse où peut se trouver en 1815 un officier « loyal » confronté à une contradiction éthique (dois-je être fidèle à mon pays, où fidèle à mon serment qui personnalise ce pays en son souverain ?).
- 4 Rappelons que Dufour, né en 1787, entré à Polytechnique en 1807...dans les derniers du classement, 140^{ème} sur 144, a connu l'essentiel de sa brève carrière militaire « impériale en Adriatique », à Corfou. En 1814, il est contraint lui aussi de licencier la moitié de ses sapeurs. Après Waterloo, il est classé dans la catégorie des demi-solde, mis en disponibilité (et, au passage, perd des arriérés de solde qui ne lui seront jamais versés). Pendant plus de quinze mois, (comme un Buisson à Bordeaux), il erre et hésite. Mais Dufour a peut-être une autre voie à explorer, un « exil » qui n'en est pas vraiment un. Au lieu de rester à l'écart en France, il peut tenter de revenir à Genève dont il est originaire et qui est redevenu autonome, non français. Pourquoi pas ? « Puisque servir la France n'est plus maintenant que porter la livrée de son roi ; puisque la cause du prince n'est plus à mes yeux la cause de la Nation que j'ai tant aimée ; puisque enfin on cherche à couvrir d'opprobre cette belliqueuse armée dont j'ai eu le bonheur de faire partie, cette armée à qui on fait des crimes de ses victoires et dont les trophées sont pour elle des titres de persécution... ».
- 5 C'est ainsi qu'il écrit à son ancien commandant et à ses amis ; c'est donc dans cet esprit qu'il demande, sans être sûr de l'obtenir, son intégration dans l'armée fédérale suisse. Les autorités du canton de Genève et de la confédération ont la sagesse de repérer chez le jeune homme des qualités techniques exceptionnelles d'officier, d'enseignant, de spécialiste des fortifications, de cartographe, mais aussi des qualités humaines hors du commun. Dufour éclairera de sa haute stature cinquante années d'histoire de la Suisse, en particulier lors de la tragique « sécession » qui se traduit par la guerre du Sonderbund à laquelle mit fin Dufour « le pacificateur ».
- 6 Autre demi-solde...et différente façon de « s'exiler » : Jean-Charles Langlois X 1806, officier d'infanterie qui a combattu de Wagram à Gérone... et à Waterloo, sent se développer sa vocation artistique quand l'armée l'écarte, et se lance dans la peinture auprès de son ami Horace Vernet ; il accumule des tableaux de bataille et des succès, réalise des grands « panoramas » cylindriques, avec l'aide de clichés photographiques, comme « la bataille de Solferino », obtient la protection de Napoléon III. Mais, se souvient-il, c'est sur les champs de bataille eux-mêmes que l'artiste ressent les plus fortes émotions. C'est là que son imagination s'enflamme et, quand il les quitte, son émotion doit être faite. La Normandie, dont Langlois, natif de Beaumont-en-Auge est originaire, fait actuellement quelques efforts pour représenter ce peintre soldat et son œuvre.

- 7 Revenons à la masse de nos polytechniciens, environ 3000 selon les registres mais je n'ai pas le compte exact de ceux qui sont morts pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. La majorité d'entre eux étaient officiers ; la majorité connaîtra donc des heures d'impécuniosité et de doute, des limogeages plus ou moins affirmés, des mises au placard, des dénonciations, des contestations de leurs titres, titres d'officiers ou titres de gloire. Et il ne faut pas oublier, non plus, les difficultés psychologiques pour passer du trop plein d'activités exercées dans toute l'Europe, cavalcades, poudre, découvertes, exploits, camaraderies exaltées, à une vie végétative, « soumise à résidence », confinée en garnison pour les rares restés en uniforme. Avec l'impossibilité d'oublier leur Empereur, ses proches, sa légende déjà vivace enveloppée dans l'encens des idéaux de République ou de Liberté, de France et de Fraternité : rien à voir avec l'ambiance de Restauration absolutiste et de Terreur Blanche où le soldat bonapartiste le plus loyal envers l'Etat pouvait être autant persécuté, dans le hasard des règlements de comptes, que le régicide autrefois le plus sanguinaire. Pour Fabvier ou pour son biographe qui le cite avec peut-être plus de vénération que de fidélité, « la Restauration ramassait les blessés de Waterloo pour les porter à l'échafaud aux applaudissements de nos vainqueurs ».
- 8 C'est ainsi que l'idée de l'exil s'impose, comme une nécessité, comme une condamnation, comme une opportunité pour des centaines de « cadres ». Comme les émigrés « ci-devant » des années 1790, cherchant à sauver leur tête sinon leurs biens, les émigrés de 1815 tentent de se trouver une destination. Mais alors que les royaumes ou les principautés d'Europe étaient des havres naturels et même moralement admissibles avant l'époque de la Patrie en danger, leur image d'ennemi perpétuel s'était évidemment tellement renforcée, leur statut d'occupant était si patent que peu de polytechniciens choisirent cette voie. Simon Bernard, sollicité comme quelques autres de mettre ses talents à la disposition de l'Empereur de Russie, s'y refusera pour des motifs moraux ou politiques ; très peu de polytechniciens iront monnayer leurs bagages techniques et leurs expériences militaires vers l'Est ou le Nord. La plupart choisiront la voie américaine, pour de multiples raisons sur lesquelles je reviendrai. Mais je n'aimerais pas en venir à eux avant d'avoir évoqué deux figures très singulières d'X « voyageurs », Fabvier et Parchappe, partis vers d'autres horizons.¹

Vues de la Grèce moderne, vue partielle

Un corps de troupes régulières, conduit par Fabvier, et dans le rang desquels se trouvent quelques vieux grenadiers français, arrive sur le champ de bataille, arborant l'étendard de la Croix. Au premier plan, le général Karaïskakis, blessé, reçoit des secours. L'Acropole, au fond, domine le paysage et attend ses libérateurs). Parmi les « sources » du dessinateur Delteil, artiste travaillant pour la manufacture Zuber pour ces vues comme pour celles des Etats-Unis, se trouvent des lithographies de Langlois, X1806.

Avec nos remerciements à la manufacture Zuber, qui fabrique toujours ces décors panoramiques, et au Musée du papier peint de Rixheim qui nous en a procuré les photographies

- 9 Dans la troupe hétérogène et scintillante des premiers polytechniciens, Charles Nicolas Fabvier occupa une place tout à fait singulière : ce n'est pas dans le domaine de la spéculation scientifique qu'il se distinguera, comme son condisciple de la 1802 Navier ou son conscrit Arago, c'est très vite sur le terrain du romantisme guerrier.
- 10 Dès 1805, ce jeune X lorrain né à Pont-à-Mousson en 1782 rejoint le camp de Boulogne puis participe à la prise d'Ulm préalable à Austerlitz : il y sera le plus jeune officier décoré de la grande Armée, comme il sera en 1813 son plus jeune colonel. Ses campagnes s'appellent Pologne, Espagne, Portugal, Allemagne, Russie : jusque là, y compris avec son affectation à la Garde Impériale, rien que du classique pour un soldat à vocation affirmée, on pourrait dire en argot X un « mili fana ». Deux traits originaux : la proximité du maréchal Marmont, qui en fait son aide de camp, le place tout près du pouvoir, et celle du maréchal Duroc, son voisin de Lorraine, le conduit à devenir l'amoureux transi mais loyal, époque oblige, de la maréchale, devenue veuve en 1813 et qu'il épousera après un délai de convenance imbattable en 1829 : c'est vrai qu'il y eut, comme Aragon l'a écrit dans « la semaine Sainte », toute la vie fantastique et aventureuse de dix neuf années entre cette mort (de Duroc) et le jour où la duchesse de Frioul accepta de devenir la femme de cet homme qui l'aimait de loin depuis vingt sept ans
- 11 Cette singularité, digne d'un roman de Benjamin Constant et bien éloignée des soubresauts affolés des vedettes de notre télé-réalité, n'est pas la seule caractéristique originale de Fabvier, dont j'ai appris l'histoire un peu par Aragon et Victor Hugo, davantage par le livre du Centenaire et un ouvrage de Debidour qui est conservé à l'Ecole, enfin par un de mes anciens professeurs d'histoire au collège de Longwy-le-

Haut, Pierre Lallemand, qui s'est spécialisé dans les recherches sur sa ville de Pont-à-Mousson. Suivons donc, à grandes enjambées car si nous traînons en route, il va nous perdre dans ses cavalcades, notre CharlesNicolas. En 1807, après un séjour sur la côte illyrienne où il a servi précisément sous les ordres de Marmont et sympathisé avec Simon Bernard, le voici affecté à une mission à Constantinople, puis à une expédition de coopération technologique en Perse : il s'efforcera à Téhéran de créer l'artillerie persane ! il y fonde des canons et y instruit des janissaires, il raconte tout cela avec la précision d'un chroniqueur fidèle dans ses lettres à papa, maman, et au petit frère : témoins permanents d'un Charles Nicolas bientôt conduit à l'activité la plus débridée et au mouvement perpétuel.

- 12 En 1814, le 31 mars à deux heures du matin, ses fonctions l'amènent à signer la reddition de Paris au nom du maréchal Marmont : il y aura été témoin, d'ailleurs, des trahisons de ce maréchal (vous souvenez-vous de « l'Aiglon », quand Edmond Rostand fait inventer par le vieux grenadier Flambeau, le verbe « raguser », c'est à dire trahir, néologisme inspiré par l'attitude de Marmont duc de Raguse ?).
- 13 Voici les Cent jours, et leur cortège de questions auxquelles il faut répondre vite, que l'on soit ou non attentif à la valeur de serment que l'on « prête » : l'expression est trop faible pour Fabvier, qui refuse d'accepter n'importe quoi ; ses activités après le second retour de Louis XVIII le font très vite placer sous surveillance, il participe avec maladresse mais foi à des conspirations d'amateurs inspirées par le « libéralisme » de l'époque et peut-être encouragées par Lafayette, ou manipulées par la police, il sera ensuite du « complot espagnol », lèvera des troupes et sera de l'affaire de la Bidassoa : nouvel échec. Après le décès de l'Empereur, où trouver une occasion de se battre pour une bonne cause, de chevaucher jour après jour, d'installer des batteries d'artillerie, de dresser des embuscades, de croiser le regard admiratif de ses soldats, de les haranguer au combat après avoir rêvé à sa belle maréchale pendant les nuits de pleine lune, d'œuvrer pour la gloire mais au nom d'idéaux auxquels on croit, Liberté, Egalité, Fraternité, .etc. Pour Fabvier, trop profondément soldat pour envisager une carrière de professeur, d'expert ou de colon en Amérique, la réponse s'appellera la révolution hellénique. Charles Nicolas débarque en 1823 en Grèce après des détours italiens, des rencontres byronesques, des pseudonymes de conspirateur un peu mieux entraîné désormais à l'action clandestine.
- 14 Mieux entraîné Voire ! C'est que l'insurrection grecque contre « le joug ottoman » a beau bénéficier, en Europe, du soutien des poètes philhellènes et des peintres romantiques, Hugo ou Delacroix, elle n'est sur place que désordres et désaccords, les factions se disputent, les « mercenaires » étrangers sont à la fois espérés, exploités et écartés, l'expédition franco-anglaise confrontée aux ordres hésitants, contradictoires, et volontairement imprécis de Londres et de Paris qui jouent double et triple jeu avec les Turcs, les Egyptiens, les « rois des montagnes » et leurs acolytes (dont Fabvier). La politique n'est pas le fort de notre Charles Nicolas. Mais qui pouvait s'y retrouver entre Mavrokodathos et Kolokotronis, entre le sultan et le pacha ?
- 15 L'affaire grecque durera longtemps, épreuve tragique pour des milliers de Grecs, avec son cortège de massacres, de batailles navales, de soubresauts anarchiques et de combats acharnés. En 1827 Fabvier écrira une page encore aujourd'hui connue et célébrée par les Grecs, qui préfèrent oublier ses disputes légitimes avec leurs chefs de bandes, et ses impatiences devant leur incapacité à s'organiser selon des méthodes éprouvées dignes de la Grande Armée. Ils préfèrent se souvenir de son exploit de

l'Acropole : traverser les lignes ennemies avec cinq cents volontaires, et ravitailler en poudre cette forteresse alors détenue par les insurgés mais assiégée par les Turcs.

- 16 Dans le catalogue de timbres d'Yvert et Tellier consacré aux pays d'Europe, on peut trouver de nombreux timbres grecs représentant les figures des héros de l'insurrection, imprimés en particulier à l'occasion des centenaires des batailles de Missolonghi, de Navarin, etc. Les noms qui nous font rêver, Ypsilantis, Botzaris, la Bouboulina, le Prieur Gabriel, ont évidemment droit à leur effigie philatélique. Il m'est agréable de savoir que Fabvier y a la sienne, décidée par le service grec des postes en 1927 en commémoration de la défense de l'Acropole par ses troupes, cent ans plus tôt. Son portrait en soldat enturbanné (couleur locale oblige ??) fait face à la colline du Parthénon sur les trois timbres, le « un drachme rouge », le « trois drachmes bleu », le « six drachmes vert ». Le bulletin SABIX numéro 36 a reproduit ce timbre grec, entre une représentation bulgare d'Auguste Comte et une image suédoise de Becquerel : les X voyagent aussi en philatélie.
- 17 Et ils figurent, aussi, dans des vers de Victor Hugo ! Pierre Lallemand rappelle cet extrait des Orientales, datant de 1827 précisément :
« Commande-nous, Fabvier, comme un prince invoqué
Toi qui seul fus au poste où les rois ont manqué
Chef des hordes disciplinées
Parmi les grecs nouveaux, ombre d'un vieux romain
Simple et brave soldat qui, dans ta brave main
D'un peuple a pris les destinées »
- 18 L'Acropole devra malgré tout se rendre le 24 mai 1827, et ne sera libérée à nouveau qu'en 1834. A cette date Fabvier sera déjà revenu en France. C'est que la France aura connu elle aussi sa Révolution, et proposé à cette occasion à de nombreux soldats bonapartistes retour et réhabilitation. Nous verrons ainsi des Français d'Amérique charger leurs valises et retraverser l'Atlantique, parfois pour occuper des postes importants dans leur patrie retrouvée.
- 19 C'est le cas du général Bernard. Pour sa part Fabvier, soldat pardonné avant même 1830 à la suite des exploits en Grèce relayés par les journaux de l'époque, aura besoin de plus de temps pour connaître une réintégration totale et recevoir enfin ses étoiles de général, être élevé à la dignité de Pair de France (1845)... Mis à la retraite en 1848, il se donne encore un peu d'exercice en allant appuyer le Danemark dans sa lutte contre l'Allemagne, revient pour être élu député de la Meurthe. Il mourra en 1855. Quel soldat !
- 20 Autre destinée hors normes, mis avec un contenu plus scientifique que militaire, celle de Narcisse Parchappe, X1812. Les dossiers de la bibliothèque à Palaiseau sont très discrets à son propos, et le Marielle, le fameux répertoire qui nous sert souvent de référence pour des vérifications, dit simplement à son sujet : « lieutenant réformé en 1818. Ensuite dans l'instruction publique, chef d'institution ». En fait Parchappe n'a rien d'un pion dans une modeste province : c'est Corrientes qu'il choisit pour refaire sa vie, Corrientes dans le nord de l'Argentine où il utilisera ses compétences de topographe, cartographe, bâtisseur, ensuite militaire. Il s'y passionnera pour les horizons nouveaux de la pampa. En mars 1827 il y recevra le grand voyageur Alcide d'Orbigny parti à la demande du Muséum d'histoire naturelle à la découverte approfondie de l'Amérique du Sud. Comme le récent colloque consacré en 2002 à mon cher d'Orbigny l'a rappelé, l'appui de Narcisse à Alcide fut sans réserve, essentiel, et

honnêtement souligné par Alcide. Comme Fabvier, Parchappe reviendra en France vers 1830, riche d'une expérience unique.

- 21 Les noms de Fabvier et Parchappe figurent dans la série des trois ouvrages des « Editions du Comité des travaux historiques et scientifiques » signés de Numa Broc, et consacrés au « Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIX^{ème} siècle en Afrique » puis au « Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIX^{ème} siècle » pour l'Amérique, enfin pour l'Asie. On peut suivre là, dans les jungles et les déserts, une effervescente cohorte de missionnaires, de géologues, de soldats, on peut faire connaissance avec d'extravagantes personnalités à la recherche de « l'Ailleurs ». De nombreux polytechniciens y figurent, preuve évidemment que tous n'étaient pas restés confinés à leurs calculs par l'abus d'équations différentielles (mais de cela nous étions convaincus d'avance), mais bien prêts à œuvrer pour la patrie, les sciences et la gloire sur tous les continents et avec toutes sortes de tempéraments.
- 22 Ces « voyages » polytechniciens avaient d'ailleurs commencé en fanfare, avec un éclat tout pharaonique, grâce à l'expédition d'Egypte que la SABIX a présentée dès son premier bulletin largement documenté. Nous savons grâce à lui, et nous le savions autrement car nos jeunes anciens réussirent à cette occasion un coup publicitaire magnifique, que leurs bicornes peuvent et doivent être associés à la pierre de Rosette, au Zodiaque de Denderah ou aux relevés altimétriques préparatoires au canal de Suez. Ont suivi des voyages, et des voyages très militaires, campagnes obligeant, Belgique ou Balkans (voici pour Bernard), Russie (pour Crozet qui y sera prisonnier) mais bien d'autres, Espagne et Portugal, Perse (pour Fabvier). Ont suivi, aussi, des expéditions marines, d'abord de découverte (j'ai déjà présenté « l'Australien » Bougainville à la SABIX), puis de guerre, en Amérique, en Asie.
- 23 La vague des émigrations de la Restauration ouvre une nouvelle catégorie de voyageurs. Les guerres de conquête, puis les tâches d'administration et d'aménagement des colonies, ajouteront aux militaires les représentants des corps coloniaux dont il faudra bien un jour mesurer l'exceptionnel impact à porter au crédit français dans un examen objectif du bilan, actif/passif, de la colonisation. Enfin, la mondialisation économique progressive a conduit de nombreux polytechniciens aux voyages de type technique, à la recherche de ressources naturelles, en responsabilité de chantiers ou d'entreprises, en coopérations scientifiques : cet éparpillement de plus en plus foisonnant, comme la démocratisation des déplacements touristiques, a également favorisé de nombreuses vocations plus originales, loin des sentiers battus. Et si aujourd'hui partir en avion pour trois ans en Californie et y rester pour créer une entreprise de technologie est presque « banal », traverser l'Atlantique dans un bateau à voiles, pendant des semaines, et s'installer dans une Louisiane peu connue, ne l'était guère en 1815.
- 24 Ce serait bien de dresser un jour un tableau épique de tous les X voyageurs, et la lecture des ouvrages de Broc ouvre à ce sujet des horizons insoupçonnés, avec, par exemple, les personnages de Doutrelaine, Ferri-Pisani, Jay, Pissis... partis vers l'Amérique au XIX^{ème} siècle, qui ont en général écrit, dont les vies et les œuvres sont documentées, et dont l'examen permettrait évidemment de comprendre davantage encore ce qui fait l'unité et la diversité de la tribu polytechnicienne. Pour le moment, restons-en à 1815, et au désarroi de nombreux X, adultes encore jeunes (le plus âgé des anciens élèves devait avoir moins de quarante ans), peut-être aussi proches d'une Ecole dont le devenir était en lui même un point d'interrogation.

- 25 Car à cette époque, plus encore qu'à d'autres, l'Ecole elle-même vit des incidents dont ses historiens analysent régulièrement les raisons, les péripéties, et les conséquences. On y trouve des éléments déclencheurs, un répétiteur maladroit dans ses interrogations, un professeur incapable de terminer son cours (comme bientôt Cauchy), un général trop sévère dans ses exigences disciplinaires, un chahut entre élèves ou entre promotions apportant un peu trop de fièvre dans les nuits de la Montagne Sainte Geneviève. On y trouve aussi l'ambiance politique du jour ou de la saison, l'activisme ou le prosélytisme à succès de certains élèves peu nombreux mais animés de volontés bien affirmées, anti Empereur hier, anti Restauration aujourd'hui, parfois « libérales », parfois « révolutionnaires », parfois simplement et essentiellement jeunes et romantiques. La période 1815, 1816, 1817 verra un certain moment de ces poussées de fièvre : elles joueront certainement un rôle dans la mauvaise humeur des camarades d'Ecole plus anciens.
- 26 Dans « la formation d'une technocratie » Bruno Belhoste raconte les bouillonnements de l'Ecole à cette époque : les pouvoirs hésitent entre la flatter à grands coups de visites et de décorations, ou la mater par des licenciements collectifs ou individuels. En janvier 1817, « l'Ecole épurée et transformée, rouvre ses portes. Mais la mentalité d'opposants irréductibles se généralise chez les élèves, le culte de la tradition devient un moyen d'exprimer ses préférences politiques... ». Peu à peu se forge l'état d'esprit qui permettra à l'Ecole de jouer un rôle et de gagner une aura exceptionnelle en 1830. En attendant, les Crozet, les Buisson, les Bernard, ne pouvaient que voir confirmées, dans les « persécutions » dont l'Ecole et leurs jeunes camarades étaient l'objet comme eux-même, leurs envies de « voir ailleurs ». Leur ailleurs à eux, ce sera l'Amérique.

NOTES

1. Pour être complet, il faut évidemment noter que certains X, comme beaucoup de Français, se retrouvent aussi de l'autre côté de la « fracture » politique que représenta la Restauration. Ainsi pour Clermont Tonnerre, X1799, la chute de l'Empire représente un moment attendu et espéré. Sans avoir jamais caché ses sentiments royalistes, ce brillant sujet entra à l'X et servira l'Empire, y compris comme aide de camp de Joseph Bonaparte, en ayant explicitement sollicité l'autorisation du futur Louis XVIII. En 1814, il se rend immédiatement à son service ; pendant les Cent Jours, il refuse de servir Napoléon revenu. Sa vie professionnelle le conduira jusqu'à des postes de Ministre, responsable de la Marine (c'est lui qui encouragera des voyages autour du monde) puis de la Guerre (le biographe de Hulot prétend que Clermont-Tonnerre fera tout pour ne pas favoriser la carrière des bonapartistes non repentis.. comme Hulot). Du moins Clermont-Tonnerre assumait-il ses choix avec une sincérité digne d'être soulignée : « légitimiste » il refusera de servir la monarchie orléaniste après 1830.